



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

Il est de certains noms qui perdent leur physionomie, leur son, leur aspect, selon les nouveaux objets auxquels on les applique. Là, pleins de gravité et de mysticisme; ici, tout empreints de gracieuseté et d'harmonieuses nuances. Tel citerons-nous aujourd'hui le mot d'*étole*, que l'imagination n'entrevoyait jusqu'ici qu'à travers toutes les solennités de l'église, formant de religieuses parures destinées à de saintes épaules, et qui tout-à-coup apparaissent en forme de rubans gracieux et coquets, flottant sur le cou des plus jolies femmes de nos salons: transposition incroyable dans un siècle moins habitué aux révolutions que le nôtre! Mais l'*étole*, en passant de l'autel au boudoir, n'a rien perdu de sa puissance; là encore elle peut être environnée de sentimens d'amour et d'admi-

ration; elle peut obtenir l'encens d'un souffle virginal, présider à des sermens fidèles, recevoir un baiser de paix, ou devenir témoin d'un parjure sacrilège. Seulement son nouvel empire est tout pour ce monde, et l'enfer ni le paradis ne seront point heureusement la conséquence des nouvelles fluctuations auxquelles elle vient se livrer parmi nous. Aussi est-ce sans danger aucun que nous engageons nos jeunes élégantes à adopter cette charmante création, qui, dans les magasins de M. Pussey *, se présente sous la plus séduisante variété de nuances et de travail. Nous en avons admiré l'effet charmant sur les toilettes les plus distinguées, et nul doute que cette fantaisie, qui prend sa place entre l'écharpe et le ruban, aura cet hiver une vogue générale.

* Rue Choiseul, n^o 15, en face des magasins Sainte-Anne.

Il y a un tombeau à Mayence. Comme le nom que l'on y avait gravé a été effacé, le tombeau est à la disposition du premier venu d'entre les morts; mais attendu qu'il est simple, et qu'aucune famille ne pourrait s'enorgueillir de l'attribuer à un de ses membres morts, l'opinion générale le laisse à un ménestrel allemand, musicien et poète, dont on n'a pas même conservé le nom de famille.

Il s'appelait Henreich; et comme ses vers, dont nous ne croyons pas qu'il soit rien resté, étaient tous à la louange des femmes, et surtout à celle de Marie, on l'appelait Henreich Frauenlob, c'est-à-dire le poète des femmes. Quand il partit pauvre pour courir l'Allemagne, et chercher fortune au moyen de ses romances et de son talent, Henreich avait laissé à Mayence une fille qui attendait son retour, s'éveillait pâle dans les nuits d'orage, et priait pour lui.

Après trois ans, il revint riche et renommé. Long-tems avant son retour, Marie avait entendu son nom mêlé à la louange et à l'admiration; et, par une noble confiance, elle savait que ni la louange ni l'admiration n'avaient donné à son amant autant de bonheur et d'orgueil que lui en donnerait le premier regard de la jeune fille qui l'attendait depuis long-tems.

Quand Henreich vit de loin la fumée des maisons de Mayence, il s'arrêta oppressé, s'assit sur un tertre d'herbe verte, et fit entendre un chant simple et mélancolique comme le bonheur....

Le lendemain, vers le coucher du soleil, les cloches tintèrent pour annoncer le mariage de Henreich et de Marie, à la première aurore.

A ce moment, tous deux se promenaient sur l'allée qui s'étend le long du Rhin.

Ils s'assirent l'un près de l'autre sur un tapis de mousse, et passèrent de longs et fugitifs instans à se regarder, à se serrer les mains sans rien dire, tant ce qui

remplissait leurs âmes était intraduisible par des paroles.

La teinte de pourpre que le soleil avait laissée à l'horizon était devenue d'un jaune pâle, et l'ombre s'avavançait sur le ciel, du levant au couchant.

Tous deux comprirent qu'il fallait se quitter; Marie voulut fixer le souvenir de cette belle soirée, et montra de la main à Henreich des fleurs bleues sur le bord du fleuve.

Henreich la comprit et cueillit les fleurs; mais son pied glissa, il disparut sous l'eau. Deux fois l'eau s'agita et il reparut, se débattant, écumant, les yeux hors de la tête, mais deux fois elle ressaisit sa proie.

Il voulait crier, mais l'eau le suffoquait. A la seconde fois qu'il reparut, il tourna un dernier regard vers la rive où était Marie; et sortant un bras, il lui jeta les fleurs bleues qu'une contraction nerveuse avait retenues dans sa main; mais ce mouvement le fit enfoncer: il disparut, l'eau reprit son cours, et le fleuve resta uni comme une glace. Ainsi mourut Henreich Frauenlob.

Pour Marie, elle mourut fille, dans une communauté religieuse.

On a traduit l'éloquent adieu de Henreich, et on a appelé la fleur bleue *ne m'oubliez pas*.

Ainsi Alphonse Karr vient-il de nous transmettre cette triste légende.

LA SOMNAMBULE *

Voici un nouveau roman qui vient de paraître et qui mérite beaucoup d'éloges. Son auteur nous est inconnu; nous savons seulement que c'est une femme dont le nom commence par la lettre S. La scène se passe en 1815, à Dresde: est-ce un roman? est-ce une histoire réelle? Ce

* Librairie d'Adolphe Guyot.

doute seul sur des événemens si récents suffirait pour engager à la lecture de cet ouvrage.

Le choix de Dresde pour le lieu de la scène nous fait croire que M^{me} S. a exploité les données sur lesquelles ont été basés l'opéra de *la Somnambule* et tant d'autres ouvrages dont l'origine nous paraît assez piquante pour que nous la rapportions ici.

Toutes ces créations reposent sur un fait qui eut lieu en Écosse au commencement de ce siècle. La jeune fille, dit M. Hogg, que les promenades nocturnes placèrent dans une position si dangereuse, avait pour frère un bailli écossais qui faisait un commerce considérable avec une maison de l'ouest de l'Angleterre à l'aide d'un commis-voyageur, dont il réglait ordinairement les comptes à certaines époques. Le jour du règlement arriva, ainsi que le comptable ; le bailli fut si content du résultat de ses affaires qu'il insista pour que celui-ci passât la nuit dans sa maison, avec d'autant plus de raison, que le tems menaçait. Pour mieux recevoir le convive, on envoya la fille de la maison, âgée de dix-huit ans, coucher dans une petite chambre qu'on occupait rarement, et la sienne fut donnée au jeune commis-voyageur. Quelque tems après que la famille se fut retirée, il s'était assis enveloppé dans une couverture, et repassait ses comptes pour s'assurer de leur exactitude, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit, la jeune fille entra, s'approcha de la table, y plaça son chandelier, posa l'éteignoir sur la lumière et se mit au lit ; l'étonnement du jeune commis ne cessa que lorsqu'il s'aperçut que la demoiselle dormait profondément, et mu par un sentiment d'honneur, qui mérite le plus grand éloge, il quitta la pièce, se rendit au salon, laissant sa chambre à la disposition de la fille de son hôte. Heureusement que la première personne qu'il vit le matin fut le bailli lui-même ; il lui expliqua les faits, et ensuite, par un sentiment de délicatesse en-

vers la jeune personne, lui demanda la permission de partir pour ne pas lui rappeler par sa présence la situation embarrassante où elle s'était jetée. Le bailli s'y opposa, et non seulement il exigea qu'il restât à déjeuner ; mais il voulut que Jenny y assistât aussi. En s'éveillant la jeune somnambule s'aperçut bientôt où elle était, et peu de mots lui découvrirent tout le mystère. C'était une jeune personne, belle et pleine de bon sens, et quoiqu'elle sentit péniblement l'embarras de sa position, elle ne s'opposa point au désir de son père et descendit pour le déjeuner. En entrant dans la salle, elle alla droit au jeune voyageur, qui était au moins aussi confus qu'elle. Elle mit franchement sa main dans la sienne, en disant : « Revenez promptement pour m'emmener chez vous, car « je ne veux épouser que vous. » Le commis portait ses regards de la fille à son père, qui, quoique pris à l'improviste, joua son rôle dans ce petit drame avec une inspiration vraiment poétique. Le mariage eut lieu quinze jours après.

Littérature.

Depuis quelque tems, c'est une chose prodigieuse que le nombre d'ouvrages nouveaux qui se publient, et c'est tout au plus si nous pouvons être au courant de ces innombrables productions, pour en rendre compte à nos abonnés.

—*Thomas Morus*, par M^{me} la princesse de Craon*, est à sa troisième édition ; c'est déjà là un éloge. Ce livre, à son apparition, eut un succès brillant, et depuis, sa réputation n'a fait que s'accroître en prenant de la consistance, et en se dépouillant de cette apparence de succès éphémère de brochure ou de roman de circonstance. D'ailleurs, le sujet est si plein d'intérêt,

* Chez Moutardier, rue du Pont-de-Lodi, n° 8

les personnages si célèbres; Henri VIII, ce souverain avili aux yeux de son peuple; Thomas Morus, le chancelier d'Angleterre, périssant inutilement pour défendre le catholicisme; et Cromwell, Cromwell qui de la domesticité s'éleva à la royauté, et changea sa livrée pour un manteau royal.

— *Les Six Contes Jaunes**, par M^{me} de Martigné, se lisent peut-être rien que par l'originalité de leur titre. Et savez-vous pourquoi le choix de cette couleur jaune? je l'ignore comme vous: ce n'est pas pour la couverture safran du livre, comme le disait un de mes amis, mais parce que les maris y souffrent beaucoup. Cet ouvrage est le début de M^{me} de Martigné; il ne manque ni d'esprit, ni d'originalité, mais le sujet est un peu scabreux pour une femme, et le style négligé pour un auteur.

— *La Belgique et l'Ouest de l'Allemagne en 1833***. Ne vous effrayez pas, mesdames, de ce titre si sérieux; cet ouvrage est celui d'une femme, de mistress Trollope, traduit par M^{lle} A. Sobry. L'auteur raconte non seulement ses voyages en Belgique, sur les bords du Rhin et dans la Prusse rhénane, mais il attaque des questions de haute politique, des intérêts qui ont agité bien des hommes d'état. Cet auteur est anglais, et son orgueil britannique lui fait tout voir avec partialité; et pour lui, tout ce que l'on peut voir en Europe et en Amérique est inférieur à ce qui existe en Angleterre. Nous encourageons pourtant mistress Trollope à nous donner encore des ouvrages de ce genre. Nous verrons avec plaisir des femmes discuter des questions que de vieux préjugés leur interdisent comme étant trop légères: nous vivons dans un siècle où l'on renverse les vieilles idées.

— Une œuvre qui fera époque dans l'histoire de notre littérature moderne,

* Un volume in-8°; prix: 7 fr. 50 c. Chez Pigoreau, place Saint-Germain-l'Auxerrois; Corbet aîné, quai des Augustins, n° 61.

** Chez Fournier.

la *Némésis* de Barthélemy se publie en ce moment par livraisons. Un luxe de typographie, des gravures sur acier d'une exécution charmante, d'après Raffet, ne manqueront pas de faire réussir une collection aussi intéressante que nationale.

— *La Grande-Bretagne en 1833*, par M. le baron d'Haussez, dernier ministre de la marine sous Charles X. Cet ouvrage en est à sa deuxième édition, et nous ne croyons pas nous hasarder en lui en prédisant une troisième. La position de son auteur donne à ce livre un intérêt particulier. M. d'Haussez avait dans le monde une place qui lui ouvrait tous les salons, depuis le riche seigneur tout enorgueilli de sa noblesse, jusqu'au simple industriel: aussi son livre est-il plein de verve et de vérité. Que l'on ne s'attende pas à trouver, dans les parallèles que M. d'Haussez établit entre la France et l'Angleterre, du ressentiment contre une patrie dont les lois le bannissent; non, il parle avec une partialité toute nationale, et l'amour du sol natal domine dans toutes ses idées. Cet ouvrage, en un mot, est digne de son auteur, connu depuis si long-tems pour son esprit, son jugement, son instruction et tant d'autres qualités.

ARTS.

Il n'est personne qui n'ait vu, ou du moins qui n'ait entendu parler de M^{me} Raimbaux, cette jeune cantatrice dont on a tant admiré la voix mélodieuse et la figure si remarquable, tant par sa charmante expression que par la régularité de ses contours. M^{me} Raimbaux, en refusant l'engagement qui vient de lui être proposé aux Italiens, prive le théâtre d'un de ses plus brillans sujets. Une longue maladie l'a contrainte de quitter Naples, et d'abandonner, au moins pour quelque tems, une carrière de succès toujours croissans, pour venir respirer l'air

natal. Cette jolie cantatrice, fille de deux célèbres artistes de l'Opéra-Comique, M. et M^{me} Gavaudan, vient donner aujourd'hui un autre essor à sa célébrité, et c'est un service que nous croyons rendre aux personnes qui veulent étudier la musique vocale que de leur annoncer que M^{me} Raimbaux se dispose à donner des leçons. Il est inutile d'énumérer son goût, son talent, son excellente méthode; c'est une élève de M. Garcia; ses succès en Italie et en Angleterre, et sa réputation dans le monde, font plus son éloge que tout ce que nous pourrions en dire.

M^{me} Raimbaux demeure à Paris, rue Feydeau, n° 26.

Théâtres.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ. — *Latude, ou trente-cinq ans de captivité.*

Avant d'entrer dans quelques détails particuliers sur ce mélodrame, nous ferons connaître la notice qui résume rapidement et avec beaucoup de clarté la vie extraordinaire du pauvre Latude, de cette victime de M^{me} de Pompadour.

« Masers de Latude avait vingt-trois ans, il était officier du génie, lorsque, cédant à un mouvement d'ambition, ou plutôt (il vaut mieux le croire) à une passion violente pour la maîtresse de Louis XV, il feignit d'avoir eu connaissance d'un complot tendant à délivrer la France de cette redoutable favorite, et lui adressa une poudre soi-disant empoisonnée. Ce n'était qu'un prétexte imaginé pour être admis auprès de la belle marquise, et en obtenir une récompense quelconque. Le 1^{er} mai 1749, il fut arrêté et conduit à la Bastille sous le nom de Daury. Au bout de quelques mois, il fut transféré au donjon de Vincennes, d'où il s'échappa le 26 juin 1750; mais il eut la simplicité d'adresser encore une lettre à la favorite pour

solliciter son pardon. Elle le fit arrêter de nouveau au domicile qu'il avait indiqué et réintégrer à la Bastille, d'où il parvint à s'évader le 25 février 1756 avec son jeune compagnon Dalègre, mousquetaire, qui avait aussi encouru le ressentiment de la favorite, contre laquelle il s'était permis de malignes épigrammes. Tous deux se réfugièrent en Hollande; mais les limiers de la police furent mis à leur poursuite, et, contre le droit des gens, les fugitifs furent saisis, roués de coups et arrêtés à Amsterdam. Le 1^{er} juin suivant, ils gémissaient dans les cachots de la Bastille.

» Il faut le dire à la louange de M. Berriy, alors lieutenant-général de police, pendant sept ans il fit tous ses efforts pour apaiser l'injuste colère de M^{me} de Pompadour, et adoucir la rude captivité de Latude; mais la marquise fut inexorable.

» M. de Sartines, qui succéda à M. Berriy, de 1757 à 1774 qu'il devint ministre de la marine, était tout dévoué à la marquise; il épousa sa haine contre Latude, et l'accabla des plus mauvais traitemens. En quittant la police, il transmit à M. Lenoir son implacable vengeance. C'est à ce point que le vertueux Malesherbes, pendant son court ministère, ayant ordonné l'élargissement de Latude, ce malheureux fut encore arrêté à la descente du coche d'Auxerre, sous prétexte qu'il était atteint d'une folie dangereuse, et jeté dans les cachots de Charenton, au milieu des fous. C'est là qu'il retrouva Dalègre dont l'esprit était aliéné. Au bout de vingt-un mois de traitemens barbares, on le transféra à Bicêtre, dans un cachot souterrain, au pain et à l'eau, avec les fers aux pieds et aux mains. Il y serait mort, sans doute, sans le secours d'un ange, exprès descendu des régions célestes.

En 1782, le président de Gourgues, visitant les prisonniers de Bicêtre, avait vu Latude, et s'était attendri au récit de ses infortunes; il l'avait autorisé à lui adresser un mémoire qu'il se proposait de mettre sous les yeux du roi. Ce mémoire,

confié à un commissionnaire de la maison, fut perdu, peut-être à dessein. Une jeune mercière, nommée Henriette Legros, le ramassa dans la boue, l'ouvrit, et se crut tout-à-coup appelée par le ciel à la délivrance de ce malheureux. Alors, et avec un courage héroïque, elle négligea son commerce, tous ses intérêts, pour ne s'occuper plus que de ce martyr qu'elle ne connaissait pas. A force de démarches, elle parvint à intéresser en sa faveur le cardinal de Rohan, le prince de Beauveau, MM. de Malesherbes, de Saint-Priest, etc. Une auguste princesse daigna lui accorder sa protection, et, au bout de deux ans, l'ordre de remettre Latude en liberté fut donné. On aura peine à le croire! M. Lenoir osa garder pendant six semaines cet ordre émané de la cour, il fallut lui enjoindre plusieurs fois de l'expédier, et, sans les vives et courageuses instances de M^{me} Necker, Latude serait mort dans les fers, malgré cet ordre qui les brisait. Enfin, le 22 mars 1784, il fut remis en liberté et recueilli par cette étonnante héroïne, M^{me} Legros, à qui l'Académie française décerna le prix de vertu que l'on venait d'instituer.

» On ouvrit, en faveur de Latude, une souscription à laquelle les personnages les plus distingués de la cour et de la ville s'empressèrent de concourir. Il parvint à réunir 1700 livres de rente, au moyen desquelles il assura une douce existence à Henriette Legros, qui, après avoir épuisé toutes ses ressources, avait contracté plus de 7,000 liv. de dettes, pour mener à fin sa courageuse entreprise. Latude vécut encore pendant vingt-un ans près de sa vertueuse libératrice. Il mourut à Paris le 1^{er} janvier 1804, âgé de 80 ans.

Pour ajouter à l'intérêt historique qui se rattache au drame, les auteurs ont eu l'idée aussi heureuse qu'originale d'exposer au foyer du théâtre les objets de toutes sortes fabriqués par Latude pour assurer sa fuite miraculeuse. Aujourd'hui, ils font partie d'un cabinet de curiosités appartenant à M. Maurin, officier du génie. Les voici détaillés :

1^o Le portrait en pied de Latude, peint d'après nature par Vestier; 2^o un modèle en relief de la Bastille, exécuté sous les ordres de Palloy, qui a été chargé de sa démolition, et fait avec l'une des pierres de cette forteresse; 3^o l'échelle de 180 pieds que Latude parvint à construire en dix-neuf mois, en effilant tout son linge dont il fit 1,400 pieds de corde; 4^o l'échelle de bois, en sept morceaux, à charnières et tenons, au moyen de laquelle le fugitif monta du fossé sur le parapet; 5^o la scie faite avec le bas d'un chandelier de fer; 6^o le maillet; 7^o le marteau fait avec un clou enlevé à l'affût d'un canon; 8^o le canif obtenu avec la moitié d'un briquet à amadou; 9^o la fiche qui a servi à desceller les grilles de la cheminée; 10^o la tarière; 11^o le mouffle qui a facilité la descente; 12^o le compas; 13^o l'équerre; 14^o deux clefs de la Bastille; 15^o un mémoire autographe signé Daury, de quatre pages in-folio, adressé par Latude à M^{me} de Pompadour, le 18 novembre 1762; 16^o enfin le certificat de la commune de Paris, constatant l'authenticité de tous ces objets et la remise qui en fut faite à M. de Latude, le 16 juillet 1789.

A ce Numéro est jointe la planche IIII.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f.—Départemens, 9 f. 50 c.—Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n^o 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

20 Novembre 1834.

N^o III.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Turban en Velours et gaze M^{me} Thomas rue des filles S^t Thomas.

Robe de Présentation en Satin brodé en Or. M^{me} Lepetit rue neuve Vivienne 3.

Mess^{rs} S. & J Fuller N^o 34 Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid